

Je ne vois guère l'utilité d'engager une discussion sur le patriotisme; sans principe, un corollaire est fragile. Si tu as le temps et la charité de lui enseigner d'abord les préliminaires, ce sera une bonne chose. Mais s'il admet cette base d'opérations, tu n'auras qu'à lui exposer ce qui selon ta conscience découle naturellement de ces prémisses. Si l'on considère une nation au point de vue politique, comme société civile indépendante, le citoyen doit aux magistrats du pays respect, déférence et affection filiale et dans le danger secours et contributions. La société conserve ses membres et leur assure paix et sécurité. Bienfaitrice elle a droit à la reconnaissance. Si la nation est étudiée comme un ensemble de familles ayant une origine commune, le lien de la parenté qui unit si étroitement les membres de chaque famille, unit de la même manière tous les petits groupes, et ne forme qu'un seul faisceau. Qui dira qu'il n'y a pas une prédilection tout à fait légitime dans les membres d'une même nation et qui pourtant n'empêche point la dilection convenable pour toutes les nations du monde? Il est beau d'aimer le prochain sans exclure les Mongols, ni les Polynésiens, mais supprimer le patriotisme, ce serait enlever un degré à l'échelle de la charité.

Enfin si par nation l'on entend la population d'un territoire particulier, quelles que soient du reste les différences d'origine, il y a tant de relations de voisin à voisin, tant de besoins réciproques, tant d'occasions de rapprochements imprévus, tant de sympathies où le contraste joue un aussi grand rôle que la ressemblance des positions, des figures et des caractères, que bientôt les habitants d'une région donnée sont unis par un lien réel, tout à fait distinct de la juxtaposition des demeures. En dépit des préjugés antérieurs ou de certaines répugnances instinctives, ou de griefs où chacun peut faire son *mea culpa*, il y a d'ordinaire un sentiment qui attache à des lieux longtemps habités. L'horizon accoutumé trace dans l'œil, semble-t-il, une courbe profondément empreinte. L'air qu'on respire n'entre pas pour rien dans l'économie corporelle. La maison qui nous vit naître, le clocher du village, le ruisseau, le rocher voisin, les bois, les rivières, tout cela forme un *chez soi* pour l'individu. Pour une nation l'ensemble du territoire, des lacs, fleuves, villes et districts forme aussi, quelque chose d'à part où elle se sent à l'aise; où elle a sa part de souffrances, mais où aussi par ses industriels travaux, elle se procure un certain bien être, en attendant les joies d'une patrie surnaturelle et céleste. Après avoir exposé comme le patriotisme te semble un corollaire naturel de l'état social de l'homme et

de la société civile, tu pourras prier l'adversaire de montrer que le patriotisme lui-même et non les quelques défauts auxquels la fragilité humaine l'expose, n'a pas l'origine indiquée, mais vient d'une source corrompue. L'orgueil national peut bien se glisser dans une fête patriotique, mais ne saurait la soutenir. Il ne peut se passer de l'appel à des nobles sentiments. Et ces sentiments sont contagieux et influents parce qu'ils ont un appui solide dans la raison et le cœur de l'homme. L'orgueil ne compterait que des imposteurs et des dupes; le patriotisme a des partisans convaincus et non moins convainquants.

Maintenant quelle est la patrie du Canadien-Français? Au point de vue politique, le Canadien-Français fait partie de la nation Anglaise au gouvernement de laquelle il est soumis; par son origine il appartient à la race française. Son langage n'est guère parisien, mais il est français tout de même. Au point de vue géographique, le Canadien-Français revendique la vallée du St-Laurent et celle de ses affluents. Sans doute il n'est pas exclusif, il admet dans ses domaines des groupes importants d'origine différente. Il les laisse grandir, mais il ne se mêle pas à eux; ou s'il s'allie à eux, tôt ou tard c'est lui qui réussit à se les assimiler. Les bornes de son territoire ne sont pas déterminées d'une manière bien précise. Rien ne presse. Le Canadien-Français est encore jeune. A quoi bon se borner, au moins quand on peut espérer plus. Telle zone où le Canadien-Français aujourd'hui va faucher et moissonner pour un salaire, peut, après vingt ans, donner ses fruits à des propriétaires Canadiens-Français. Les Canadiens-Français ont donc une patrie, qu'ils partagent sans jalousie, mais qui est bien à eux, pour laquelle ils n'ont ménagé ni leur sang ni leurs sueurs. Si donc ils ne sont pas une nation politique, et cela ne serait pas exempt de dangers peut-être, ils me semblent bel et bien une nation au point de vue du territoire. Je t'envoie des squelettes; à toi, à ta bouillante imagination de leur donner la vie et la couleur.

Pour exciter ta veine, tu pourrais, si ton courage est grand, exhumer une page du *Canadien* de 1865. Tu trouverais dans un discours prononcé à N.-D. de Québec, à la St-Jean-Baptiste, des aperçus qui me paraissent unir heureusement la solidité du fond et l'agrément de la forme. Tu y verrais que le patriotisme chrétien tient le milieu entre le patriotisme (exclusif, haineux pour l'étranger,) pratiqué par les païens, et la philanthropie cosmopolite. Puis, tu y verrais la patrie animée par trois vies, la vie morale que constituent l'intelligence et la liberté; la vie sensible qui

est l'énergie particulière à une nation et qui lui assure une physionomie à part par la langue et l'homogénéité du sang; enfin la vie physique qui réside dans la lutte de l'homme avec la nature. L'agriculture et les arts exercent la vie physique d'une nation et lui procurent un patrimoine. Aujourd'hui comme en 1865 la race Canadienne-Française est catholique dans sa croyance et dans ses actes; elle a conservé avec sa langue et la pureté du sang, sa vie sensible; et sa vie physique va se développant avec le défrichement, l'agriculture, les arts et l'industrie. Si ton interlocuteur persiste à nier notre existence nationale, laisse-le dire. Notre vie est un fait. Nous agissons, nous vivons, nous grandissons. Qu'un mort en fasse autant.

Le *parlementarisme* attire à bon droit ton attention. Quand on possède un parlement, quand on est susceptible de vouloir un jour ou l'autre siéger dans ce parlement, il est bon d'aviser à ne pas tomber dans le *parlementarisme*. Donozo Cortès qui paraît l'inventeur de ce terme, le définit: l'esprit révolutionnaire dans le parlement. L'illustre publiciste paraît trouver cet esprit dans la plupart des parlements occupés à légiférer au milieu de ce siècle, sur le continent Européen. Le parlement Anglais lui semble moins suspect, mais il redoutait pour lui l'importation d'effluves de 89. Je ne sache pas qu'il ait dit un seul mot concernant le parlement du Canada-Uni.

ABSTRACT.

L'Abaille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUEBEC, 26 MAI 1880.

Le programme Ferry.

Nos lecteurs connaissent déjà depuis longtemps les idées anti-religieuses du fameux ministre de l'instruction publique en France. Non content de chasser les religieux de l'enseignement, de les expulser en masse de leur patrie, il veut mettre encore la main sur l'enseignement universitaire lui-même. Tout le monde admettait que les anciens programmes de l'enseignement secondaire en France avaient besoin d'être remaniés. Certains changements dans la distribution des matières à étudier, certaines lacunes à combler ont fourni au ministre le prétexte d'un bouleversement général. Le nouveau programme fait impitoyablement table-rase d'une foule d'études regardées jusqu'ici comme nécessaires, sans les remplacer par quoique ce soit. Le cours d'études serait trop long; plus de grammaire ou presque pas, plus d'histoire ancienne, plus de